

Un Tour du monde en 80 grands-parents



Maurice Roy



Par Michel Lemoust de Lafosse

Maurice Roy, mon grand-père, est né le 24 septembre 1883 à Annay (Nièvre). Dès l'âge de sept ans il fut ouvrier agricole et ne put donc fréquenter l'école. Le 25 mars 1911 il épousa Émilie Lemoust de Lafosse (ma grand-mère) à Nangis (Seine-et-Marne). Ma grand-mère, elle, avait été scolarisée et avait son certificat d'études. Mon arrière-grand-père possédait, m'a-t-elle dit, une vaste bibliothèque. Cela me laisse à penser que mon grand-père possédait de grandes qualités pour inspirer de l'amour à une jeune femme qui avait reçu une éducation très différente. Je les ai d'ailleurs connus très unis. Il avait alors, selon les termes de l'acte de mariage, « satisfait à la loi sur le recrutement de l'armée ». Mais, comme tant d'autres, il fut mobilisé le 2 août 1914. Atteint à la jambe gauche le 13 avril 1915 par un obus de type crapouillot (torpilles lancées dans les tranchées où elles explosaient en projetant de multiples éclats) il fut évacué sur « les hôpitaux de l'arrière ». Il conserva toute sa vie un handicap : prothèse orthopédique et, suite à une infection sévère de l'os, un suintement pendant de nombreuses années. Il mit à profit ses années d'hôpital pour apprendre à lire et acquérir de nombreuses connaissances, ce qu'il n'avait pu faire étant enfant et adolescent. Je ne me souviens l'avoir entendu parler de la guerre qu'une seule fois : à quelqu'un qui le félicitait pour sa légion d'honneur, il répondit sobrement qu'il aurait préféré garder sa jambe.

Après la guerre il tint avec son épouse une « épicerie-caféterie » à Champcenest (Seine-et-Marne). Ils prirent leur retraite à Neuvy-sur-Loire (Nièvre) dans une maison située sur le quai de Loire. C'est là que je passais des vacances heureuses pendant de nombreuses années, j'y allais souvent deux fois par an.

La micheline ralentissait ;
La gare espérée apparaissait ;
Les freins, aigus, crissaient.
Mon grand-père attendait.
Joie et bonheur se renouvelaient.

Bien qu'il fut gêné par sa jambe blessée, mon grand-père cultivait deux jardins proches de la maison et un champ éloigné, il élevait aussi des poules et des lapins, il pêchait aussi grâce à des nasses posées le long des rives du fleuve en des endroits qu'il savait choisir. Tout cela nous offrait d'excellents repas confectionnés par ma grand-mère avec son aide. Il vendait quelques fruits et légumes à l'épicerie proche, ce qui était autorisé à cette époque.

Quant à moi, je l'accompagnais dans ses travaux aux jardins et au champ de même que lorsqu'il allait relever ses nasses.

Entre prés et peupleraies,
Jolie couleuvre mince,
Le sentier nous conduisait,
Mon grand-père et moi,
Au champ qu'il travaillait.
Je l'aidais un peu,
Mais,
surtout,
surtout,
J'apprenais.

C'est sans doute de cet homme qui n'avait pas eu la chance d'être scolarisé que j'ai le plus appris : la nature, la culture bien sûr, mais aussi bien d'autres choses. De plus il m'a transmis l'observation et l'écoute, ce que je considère comme essentiel. Il y a quelques années j'écrivais déjà :

« Nous marchions, paisibles, attentifs à tout : l'eau, les arbres, les poissons, les oiseaux... Nous n'avions pas besoin de parler. Je calquais mes pas sur les siens, et je comprenais... J'écoutais... Je regardais... J'étais heureux. Que de surprises ! Que d'émerveillement ! Mais tout cela, naturellement, comme si de rien n'était. Et aujourd'hui, ce passé me revient : mon grand-père ! Jamais je n'ai plus appris qu'avec lui. Écouter, voir, l'essentiel ! Savoir observer. Savoir entendre. Il ne pouvait certainement pas imaginer à quel point il me marquait pour ma vie future... Je suis en train d'écrire baigné par « le clavecin bien tempéré » de Bach ; cela semble bien différent, et pourtant, pourtant, aurais-je été capable d'aimer la musique comme je l'aime sans cet apprentissage de l'écoute, sans cette capacité de silence pour mieux entendre, sans cette attention à ce qui nous environne. »

Mon grand-père est décédé d'un cancer le 29 septembre 1958 chez lui à Neuvy-sur-Loire.

Dans la fraîcheur du matin
Nous cheminons,
silencieux.
Le sentier est étroit et sinueux.
Le fleuve coule paisible,
sans bruit.
Seuls quelques clapotis
Autour de branches qui
Se courbent, s'inclinent et
Plongent dans le courant.
Parfois un oiseau,
dérangé,
S'envole en pépiant.

Il me parle alors :
C'est une mésange
Ou
C'est un rouge-gorge.
Je ne réponds rien.
J'écoute,
Et j'apprends ;
J'apprends à écouter.

Souvenirs, souvenirs...
Je lui dois tant...
Mon grand-père !
C'était, il y a... longtemps,
si longtemps.
La vie... comme le fleuve...
Mais,
aujourd'hui,
encore...

Dans le silence du matin,
Nous cheminons...
Il me parle,
À voix basse...
Des oiseaux,
Des poissons,
Des arbres,
De la vie.
J'écoute,
heureux.
Je suis heureux.
Il se tait,
j'écoute,
Et j'apprends.

J'écoute l'invisible,
émerveillé !

Émerveillé encore,
Encore aujourd'hui.
Souvenirs, souvenirs...
Mon grand-père...
Non, tu n'es pas mort.
Je t'écoute ;
Tu me parles...
À voix basse...
Aujourd'hui encore.



Maurice Roy

